

**NUL
ENNEMI
COMME UN
FRÈRE**

Frédéric
Paulin



*«Je suis le Liban qui a fait la guerre depuis tant d'années.
Je suis le Liban qui ne trouve plus les mots pour dire sa douleur.»*



Nul ennemi comme un frère

(1975-1983)

© Agullo Éditions, 2024
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Cyril Favory
d'après AbbyBaok89/Shutterstock

Frédéric Paulin

**Nul ennemi
comme un frère**

(1975-1983)

Agullo



« Le degré de fidélité à la réalité doit être si élevé que ce que l'écrivain invente à partir de ce qu'il connaît doit former un récit plus vrai que ne le seraient les faits exacts. »

Ernest Hemingway

« Et si raconter ma propre vie suppose que je vide ma mémoire sans crainte de réveiller d'anciennes douleurs, raconter celle des autres exige le secours de l'imagination. Car enfin, comment appréhender la pensée, les sentiments, les secrets d'autrui quand on ne les a pas partagés ? Comment pénétrer, comment violer, le sanctuaire d'une vie ? Comment remplir les blancs que nos semblables ont, sciemment ou non, laissés derrière eux ? »

Alexandre Najjar, *Le Roman de Beyrouth*,
Plon, 2005



Pour Julie, Gaspar et Basile, évidemment



Ô mon frère chrétien, ô mon ami druze, ô mon voisin sunnite ou chiite, ô mon hôte palestinien, vois ce pays qui est le tien.

Vois ces enfants qui jouent dans la poussière de ce champ derrière les maisons de leurs parents. Autour d'eux s'étend cette vaste plaine de la Bekaa, cette longue bande de terre fertile où l'on récolte les figues, les abricots, les tomates, tous les fruits et légumes et le vin du Liban. Ce lieu où l'on vivait heureux.

Ces enfants qui courent, qui frappent dans un ballon dégonflé, et qui rient, ne savent pas qu'avant eux Égyptiens, Phéniciens, Assyriens, Grecs ou Romains ont vécu ici, entre le mont Liban et le mont Hermon, sur les rives du Litani et de l'Oronte. Ils ne savent pas que cette terre prospère a accueilli, depuis l'Antiquité, les peuples persécutés. Qui le sait encore ?

Car la plaine de la Bekaa est à l'image du pays : un mélange communautaire et confessionnel de gens nés au Liban ou venus de l'étranger. Les chrétiens au centre et au nord, les Druzes au sud-est, les chiites non loin de Baalbek, les sunnites plus au sud. Et puis les Arméniens à Anjar et les Palestiniens à Baalbek et à Barr Elias. Des gens qui espéraient vivre en bonne intelligence, en fraternité.

Soudain, les enfants arrêtent leurs jeux et observent les véhicules qui remontent la route. Planté sur la carrosserie d'un pick-up, un drapeau noir, blanc, vert et rouge flotte au vent. Sont-ce des fedayin du Fatah ou du FDLP ? Sont-ce des combattants en partance pour une autre bataille ? Les

enfants ne le savent pas, leurs parents non plus. Qui comprend ce qui agite depuis quelques années la Bekaa et le pays entier? Pourtant tout le monde pressent le pire.

Ô mon frère, ô mon ami, ô mon voisin, ô mon hôte, emprunte les routes chaotiques, remonte un peu plus vers le nord, pénètre dans les faubourgs de Beyrouth, cette ville que l'on surnomme le Paris du Moyen-Orient, qui est encore cet incontournable centre du commerce et du tourisme, où l'on croise de riches Arabes et des visiteurs occidentaux.

Continue ensuite jusqu'au sud-est de la capitale privilégiée du Liban et, pour quelques heures encore, assurée d'un avenir prospère. Là, à Ain el-Remmaneh, observe ce que deviendront ces enfants qui jouaient dans la poussière de ce champ et tous les autres enfants dans ton si beau pays, sur le point d'implorer.

Rue Maroun-Maroun, une Mercedes-Benz 300 SEL se gare devant la nouvelle église Mar Mikhaïl Notre-Dame-du-Salut.

Une église, c'est beaucoup dire par rapport aux églises européennes : une chapelle sans clocher ni parvis, au rez-de-chaussée d'un immeuble de six étages aux murs gris – avant un garage se trouvait là. Mais de nombreux habitants du quartier sont réunis pour l'occasion et pour venir accueillir Pierre Gemayel.

Le chef chrétien descend de la berline noire et il est ovationné.

Michel Nada et une dizaine de ses camarades des Kataëb repoussent amicalement ceux qui veulent toucher Cheikh Pierre. Il y a des rires, les gens sont endimanchés et les femmes crient le nom de cet homme de 70 ans qui, il y a bien longtemps, s'est levé pour défendre le Liban contre ses ennemis. Ses ennemis ne sont pas loin, au Liban et à Beyrouth même.

Les Phalanges chrétiennes sont peut-être le seul rempart contre la prise de pouvoir des Palestiniens. Personne ne veut le voir, ni le gouvernement ni les pays occidentaux. Seuls les chrétiens le vivent chaque jour.

Pierre Gemayel et les siens entrent dans l'église. Autour de lui se trouvent des notables chrétiens, dont Nassim et Marie-Claude Nada.

Le prêtre les accueille avec un grand sourire. La foule suit son chef. Son chef, son guide, Cheikh Pierre.

— On va à la messe ou on surveille? demande Michel Nada à son frère aîné.

Édouard lance un coup d'œil sur la rue qui mène à l'église. Des policiers sont stationnés à une centaine de mètres de l'église.

— Tu restes devant avec Daniel et Élie. Si quelque chose cloche, tu viens me chercher. Je serai avec papa et maman.

Son regard reste un instant fixé sur le bout de la rue.

— Mais il ne se passera rien. C'est dimanche, il fait beau. Il disparaît dans l'église avec d'autres phalangistes.

Oui, c'est dimanche à Beyrouth. Un dimanche ensoleillé du printemps méditerranéen, réchauffé par un léger vent qui soulève la poussière de la chaussée – le Khamsin doit souffler dans la plaine de la Bekaa. Un dimanche parfumé par l'odeur de coriandre et de thym : un peu plus loin, un restaurant prépare le déjeuner. Sur la terrasse, trois vieux sirotent leur café en silence.

Daniel Lahoud propose des cigarettes, des Lucky Strike. Élie Tabet préfère ses Cedars. Michel Nada aussi, il en prend une. Il retire son béret noir, le soleil tape déjà.

Les trois hommes s'assoient sur le bord du trottoir.

— Le FPLP organise un défilé en ce moment, à Sabra, dit Tabet en posant son fusil sur ses genoux.

Lahoud et Nada n'ont que leur pistolet.

— Ces ordures fêtent l'anniversaire de Kiryat-Chmoneh, continue Tabet. Ils ont tué neuf enfants là-bas et ils fêtent ça.

— Ça, ce sont les affaires des Israéliens, dit Lahoud en saluant le conducteur d'une coccinelle qui passe en klaxonnant devant eux.

Deux gamins d'une dizaine d'années apparaissent au bout de la rue. Ils font la course, en danseuse sur leur vélo.

Neuf enfants comme eux tués à Kiryat-Chmoneh en 1974 et les Palestiniens font la fête.

D'une pichenette, Lahoud expédie la fin de sa cigarette sur le trottoir d'en face.

— Notre problème, à nous, c'est qu'Arafat et les fedayin n'attendent qu'une excuse pour nous attaquer. Notre problème, c'est qu'il faudra bien les renvoyer chez eux.

— C'est où chez eux ?

Lahoud et Tabet coulent un regard intrigué vers Nada.

— Je veux dire : les Jordaniens les ont expulsés de Jordanie, les Israéliens les pourchassent. Alors maintenant, ils doivent croire que c'est ici, leurs pays.

— *Telhas Teeze*, grogne Lahoud. Jamais on ne laissera faire ça, Dieu m'en est témoin.

Les deux gamins passent en trombe devant eux.

Il est 10 heures lorsque Joseph Bou Assi et ses deux lieutenants, Hanna Aoun et Maroun Chiti, font signe à une Jeep de stopper. Ils vérifient les papiers du conducteur. La discussion semble tendue puis la Jeep repart.

Joseph Bou Assi revient vers l'église. Il a l'air sombre. Maroun Chiti dit que le type au volant était un Palestinien du FPLP-Commandement général.

— Qu'est-ce qu'il fichait là ? s'interroge Joseph Bou Assi.

Bou Assi est le *qabaday* d'Ain el-Remmaneh, le chef du quartier, le patron des rues. Il est aussi le garde du corps de Pierre Gemayel. Comme tous les phalangistes, il déteste les Palestiniens. Pour lui, pour eux tous, les fedayin en armes venus s'installer au Liban finiront par s'en prendre aux chrétiens. Encore une fois, toujours et toujours.

Ça fait combien de temps que ça dure ? Depuis quand les Palestiniens se sont-ils infiltrés à Beyrouth, à Tripoli, Saïda, Baalbek, Zahlé, Tyr, dans la Bekaa ? Il y aurait une vingtaine de camps de réfugiés, des camps devenus quartiers entiers. Ici, à Beyrouth, Karantina, Sabra, Chatila, Jisr al-Basha, Tell el-Zaatar sont des poudrières, l'armée libanaise ne peut plus y entrer.

Une Dodge Coronet vient se garer devant les trois hommes. Le passager à l'avant porte un béret phalangiste, le canon de son AK47 dépasse par la fenêtre. Il s'appelle Soleimane Mikati, on dit plutôt Rivera, rapport au fondateur de la Phalange espagnole en 1933.

— Les Palestiniens défilent en armes à Sabra, lance-t-il, transpirant de colère. Avec leurs lance-roquettes et leurs pick-up. Ils gueulent des saloperies marxistes.

— Ils savent qu'ils n'ont pas le droit de traverser les quartiers chrétiens, dit Nada.

Rivera le regarde, l'œil noir. N'étaient la position de son père dans la communauté chrétienne et le grade d'Édouard dans la Kataëb, il serait sorti de la voiture et lui aurait cassé la gueule. Rivera est spécialiste de ça : casser la gueule à ses détracteurs.

— Qu'est-ce que tu sais de ce qu'ils ont dans la tête, ces salauds, toi ?

Nada hausse les épaules.

— Moi je vous dis qu'ils préparent un coup, dit Rivera. Alors, restez sur vos gardes.

La Dodge repart, soulevant un nuage de poussière. Les trois hommes se lèvent pour éviter les graviers qui voltigent.

— Tu crois que le FPLP a décidé d'en découdre ? demande Tabet en chambrant une balle dans son fusil M14.

Michel Nada est inquiet. Qu'est-ce qui se passe dans son pays ? Comment une telle violence a-t-elle pu surgir dans cette société autrefois civilisée ?

Michel Nada est le fils cadet, il est avocat. Enfin, il a décroché son diplôme d'avocat à l'université de Paris II Panthéon-Assas. Il n'a jamais exercé : après la fin de ses études, il est revenu au Liban parce que sa mère était malade, il n'a pas eu le cœur de repartir. Trois ans se sont écoulés. Depuis, il travaille au ministère de l'Intérieur, son père lui a dégagé une place. Ce n'est pas le métier de ses rêves, mais ça paie suffisamment et ça lui permet d'être au courant de beaucoup de choses. Son frère lui a conseillé de conserver son poste pour pouvoir le renseigner sur les agissements du gouvernement et de tous les partis et organisations qui morcellent l'échiquier politique et la société libanaise. Il est aussi sergent dans la phalange, parce qu'ici, les hommes, les vrais, portent une arme.

Édouard apparaît à la porte de l'église. Il est entouré de quatre de ses hommes.

Édouard est le frère aîné. Il est architecte dans le civil, et capitaine de la phalange. Lui, il aime qu'on lui dise capitaine. Il déteste les Palestiniens, comme Joseph Bou Assi les déteste, comme tous ses camarades les détestent. Édouard déteste les Palestiniens plus que son père même. Il se méfie des chiïtes, des Israéliens, des Français et des Syriens, il vit dans une bulle où seuls les chrétiens libanais sont dignes d'intérêt et de confiance.

Avant, lorsqu'il était adolescent, les différentes communautés vivaient ensemble, se souvient Michel Nada. Ce n'était pas toujours facile de reconnaître l'appartenance confessionnelle d'un Libanais, à l'époque. Et puis, le marqueur religieux est devenu le marqueur identitaire le plus important, c'est à cause de lui que les milices ont été créées et que les quartiers se sont divisés. Tout le pays s'est divisé. Mais était-ce seulement une question religieuse ? N'était-ce pas plutôt la volonté de posséder la terre ? Sans doute est-ce désormais plus une lutte entre les libanistes qui croient à une

identité libanaise spécifique et les arabistes qui revendiquent l'identité arabe du pays.

D'un mouvement de tête, Édouard le fait venir.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, rien à signaler, répond Michel Nada.

Les hommes d'Édouard ont le doigt sur la gâchette de leurs M16.

— C'est vrai que les Palestiniens font une démonstration de force à Sabra ?

Édouard hoche la tête.

La foule sort de l'église. Les visages sont graves, mais les enfants courent en riant.

Pierre Gemayel sort à son tour. Il est protégé par son service d'ordre, commandé par son fils Bachir.

La foule entoure le cheikh et sa famille.

Puis, rapidement, les notables quittent les lieux à bord de leurs voitures.

Quelques fidèles discutent devant l'église.

Édouard s'approche de son frère.

— Vous restez là pour surveiller l'église.

Michel Nada aurait aimé rentrer chez lui.

— On va rester là toute la journée ?

— Jusqu'à ce que je te dise de partir, oui.

Édouard monte dans une Jeep qui disparaît au coin de la rue.

Le temps s'écoule lentement, les hommes s'ennuient.

Nada fume des Lucky Strike avec Daniel Lahoud et Élie Tabet. Il écoute vaguement leur discussion à propos de filles de la fac qui n'ont pas froid aux yeux. « Même des chiites », affirme Tabet.

Il est un peu plus de 11 heures lorsque des phalangistes ordonnent à une Volkswagen arborant les couleurs du FDLP de s'arrêter. Les deux hommes vérifient les papiers des passagers. Au bout de quelques minutes, la voiture repart.

— Qu'est-ce qu'ils font tous ces mecs à venir traîner ici ? demande Lahoud d'un air mauvais.

— Ils préparent un truc, tu vas voir, dit Tabet en écrasant sa cigarette sur le bord du trottoir.

Deux heures passent. Le paquet de cigarettes de Lahoud est vide.

Une Fiat 132 surgit alors au bout de la rue. Nada remarque que les plaques minéralogiques sont masquées par des chiffons.

À une centaine de mètres de l'église, les phalangistes de Bou Assi font des signes au véhicule qui accélère.

Les occupants de la Fiat font feu en direction des Kataëb.

Une longue rafale résonne entre les immeubles.

Les phalangistes répliquent. Instinctivement, Michel Nada et ses amis vident le chargeur de leurs armes sans viser, au jugé. Mais la Fiat parvient à s'enfuir.

Des hurlements et du sang sur le trottoir.

La panique et la colère.

Tout se mélange.

La Dodge de Rivera freine devant l'église et trois hommes en bondissent. « *Ibn al Khelb!* » hurle Rivera, ivre de rage.

Michel Nada, son pistolet vide à la main, réalise que pour la première fois de sa vie, il vient de tirer pour tuer. Il n'a pas tué, mais il a la certitude que le pas qu'il vient de franchir fait de lui un tueur.

Là-bas, sur la rue Maroun-Maroun, le corps sans vie de Joseph Bou Assi gît dans une mare de sang.

Des phalangistes en armes accourent. À leur tête, Bachir Gemayel, qui place ses hommes et organise les barrages pour boucler le quartier. Son regard brille de colère.

— Dans la Fiat, c'étaient des fedayin en uniforme, affirme Lahoud.

— Pourris de Palestiniens, s'étrangle Rivera.

On hisse le corps de Joseph Bou Assi dans une ambulance. Ses hommes sont effondrés : Hanna Aoun et Maroun

Chiti pleurent, ils jurent qu'ils retrouveront les assassins de leur chef.

Michel Nada s'est assis sur les marches de l'église. Il voudrait être loin d'Ain el-Remmaneh, loin de Beyrouth et du Liban. Il ne veut pas devenir un tueur.

Autour de lui, il y a trop d'agitation, de colère, de peur.

Il pense à ses parents. Son père lui dirait de faire attention, mais il considère la force comme nécessaire. Longtemps Nassim Nada a préféré le dialogue à la violence, il avait même des amis sunnites et chiïtes, des gens avec qui il travaillait en bonne entente. Sa secrétaire particulière était une chiïte de Bir el-Abed.

Mais depuis quelques années, il le répète : le temps des armes vient après celui des discussions si les discussions se sont avérées inutiles. Sa mère dirait la même chose. Ses parents sont des chrétiens fiers, ils viennent d'une famille phénicienne, le peuple fondateur du pays du Cèdre. Ils ont tous les deux hérité de biens immobiliers à Beyrouth et jusqu'à ce que les Palestiniens s'y installent, ils étaient propriétaires de terres agricoles qu'ils louaient, dans la Bekaa. Ils considèrent que, venant d'une lignée si ancienne et si prestigieuse, c'est leur devoir de défendre l'intégrité de leur pays.

Déjà, après le raid israélien sur l'aéroport de Beyrouth en décembre 1968, son père s'était prononcé, comme toute l'élite chrétienne, contre les risques qu'impliquerait un soutien à la résistance palestinienne. L'OLP avait tenté de renverser le roi Hussein de Jordanie et celui-ci avait chassé les Palestiniens de son pays les poussant à s'établir au Liban, et provoquant une scission entre l'OLP et le FPLP. Son père avait alors demandé à ses fils de rejoindre Pierre Gemayel et de participer à la résistance armée, dernière solution contre un coup de force palestinien.

En ce jour d'avril, il semble que cette solution va devenir réalité.